LE
BARON DE TRENCK,
OU
LE PRISONNIER PRUSSIEN,

FAIT HISTORIQUE,

EN UN ACTE ET EN VERS;

*Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'*AMBIGU-COMIQUE, *le Mardi* 8 *Juin* 1788.

Prix, 1 *livre* 4 *sols.*

BIBLIOTHEQUE ROYALE

(Par Jean-Louis Gabriel de Saint-..., d'après Barbier)

A PARIS,
Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Gallande, N° 64.

Avec Approbation & Permission.
1788.

Yth
1738

LE PRISONNIER PRUSSIEN.

« Le Théâtre (comme le décrit lui-même le » Baron de Trenck dans son histoire, & pour exécuter » la pièce, je crois qu'il est impossible de s'en passer); » le Théâtre, dis-je, représente un cachot très-ob- » scur; sa largeur est de huit pieds, & sa longueur de » dix. Dans un angle, est construit, en briques, une » espèce de banc destiné à asseoir le Baron de » Trenck; & vis-à-vis, une fenêtre en demi-cercle gar- » nie de barreaux très-gros & très-serrés ».

« A côté du siége de briques, on voit scellé dans le » mur l'anneau auquel sont attachées les chaînes du » Baron. Ses deux pieds sont serrés dans des chaînes » qui tiennent à cet anneau; ses deux mains dans » d'autres chaînes qui répondent à une large bande » de fer qu'il a autour du corps. A chaque menote » est un anneau dans lequel passe une barre longue » de deux pieds, pour empêcher que les deux mains » ne se joignent; & en outre le Baron a, autour du » col, un carcan de fer, d'où pend une grosse chaîne » qui va se rejoindre à celle des pieds.

» Sur, & dans le mur opposé au siége, est » gravé, en briques rouges, le nom de Trenck; & » sous ses pieds, on voit une tombe sur laquelle est » incrusté le même nom, au-dessus d'une tête de mort. » C'est sous cette tombe que Trenck doit être enterré » après sa mort, que l'on croit infaillible dans ce » cachot ».

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE DUC FERDINAND DE BRUNSWICK, Gouverneur de Magdebourg.	*M. Bithmer.*
LE BARON DE TRENCK.	*M. Varenne.*
LA COMTESSE, sa Sœur.	*Mlle. Chénier.*
ADÉLAIDE, son Amie.	*Mlle. Langlade.*
GEFFARD, Grenadier.	*M. Maillé.*
LE GÉNÉRAL DE BORCK, Commandant du Fort de l'Étoile.	*M. Lebel.*
UN OFFICIER.	*M. Mercerot.*
OFFICIERS & SOLDATS.	

La Scène est dans la Prison de Trenck.

LE

BARON DE TRENCK,

FAIT HISTORIQUE.

SCENE PREMIERE.

LE BARON DE TRENCK, *tantôt debout, tantôt assis.*

DE Trenck infortuné, voici donc le tombeau!
C'eſt donc dans un cachot, dans le ſéjour du crime,
Que, de la trahiſon innocente victime,
Je verrai de mes jours s'éteindre le flambeau!
D'un Roi que j'adorais, moi, ſerviteur fidèle,
Parmi les traitres confondu!
Des fers ſont le prix de mon zèle!
Mon Roi m'a condamné ſans m'avoir entendu!
De lâches Courtiſans jouet trop déplorable,
De gloire & d'infortune exemple mémorable,

A la faveur des Rois je me ſuis trop *fié*!
Un impoſteur, du mien m'a ravi l'amitié.
Tandis que dans les camps je bravais les allarmes,
Que l'ennemi cédait à l'effort de mes armes;
Sur l'innocence de mon cœur,
Qui fut toujours le ſiége de l'honneur,
Quand je me repoſais tranquile;
La foudre avec l'éclair ſur ma tête a tombé.
Dans les piéges ſecrets d'un envieux habile,
Le Soldat ſans reproche enfin a ſuccombé;
Et l'artiſan de ma diſgrace,
En inſultant à la vertu,
De ma dépouille revêtu,
A côté de mon Prince, eſt aſſis à ma place!
Art funeſte des Cours! L'homme adroit & ruſé;
Qui ſaiſit mieux les goûts de ſon Maître abuſé,
A ſon gré, rend ſon ame ingrate ou généreuſe,
Au faite des honneurs bientôt il eſt monté;
Il écraſe à ſes pieds le ſerviteur fidèle
Qui, de la vérité l'organe & le modèle,
A bien ſervi ſon Prince, & ne l'a point flaté.
Voilà mon ſort! & de ma liberté
Je ſerais privé pour la vie!
Non, non; depuis neuf ans vous me l'avez ravie;
C'eſt aſſez: mais bientôt à votre cruauté,
Si d'un heureux ſuccès mon audace eſt ſuivie,
Je ſaurai ravir *Trenck* trop long-tems inſulté.
Pour me ſouſtraire à votre barbarie,
Les murs de *Glatz* ne m'ont point arrêté;
Je n'ai plus *Schell*, mais *Geſſard* m'eſt reſté.
Bon *Geſſard*! dans l'Hiſtoire, ô nom digne de vivre!

On ne te lira point ſans répandre des pleurs;
L'opprobre attend le nom de mes perſécuteurs.
Par ſon ſecours déja je me délivre
Du poids horrible de mes fers;
Leurs anneaux monſtrueux, par la lime entr'ouverts;
A mes efforts cèdent ſans nulles peines;
En ſecret dépoſant mes chaines,
J'ai ſu creuſer un profond ſouterrein....
Souffrons encore un jour, je ſuis libre demain.
De mon cachot on a fait la viſite;
C'eſt pour trois jours! *Geffard* eſt de garde aujourd'hui;
Il doit avoir reçu de l'or pour notre fuite....
J'entends notre ſignal.... Oui, c'eſt Geffard!... c'eſt lui!...

(*Il quitte ſes chaînes.*)

Tombez, chaînes, que *Trenck* n'aurait pas dû porter!
Faites pour le ſeul crime, allez l'épouvanter;
Vos flétriſſures ſont l'honneur de l'innocence.

SCENE II.

LE BARON DE TRENCK, GEFFARD.

TRENCK.

BRAVE Geffard, eh bien! quelle eſpérance!

GEFFARD.

Bonne! je vous annonce enfin la liberté.

TRENCK.

A ma Sœur, ſans délais, quoi! ma Lettre rendue!...

GEFFARD.

La réponse en est revenue,
Et dans mes mains l'or vient d'être compté.

TRENCK.

O mon ami! quelle reconnaissance!

GEFFARD.

Ce nom que votre bouche a daigné me donner,
Est ma plus douce récompense.

TRENCK.

Par tes rares vertus ne crois plus m'étonner.
A ta pitié sensible, à ton mâle courage,
A ton attachement tu m'as accoutumé!
Geffard lui seul m'a pour moi-même aimé,
Contre les coups du sort lui seul m'a ranimé;
Lorsqu'à la cruauté l'on unissait l'outrage,
D'un désespoir rongeur quand j'étais consumé,
Geffard m'a toujours estimé,
Et ma constance est son ouvrage.

GEFFARD.

Si je vous avais cru perfide envers l'État,
Envers un Prince que l'on aime,
Pour vous, quoiqu'Officier, j'aurais senti moi-même
Le mépris qu'inspire un ingrat.
Mais je vous crus toujours aussi fidèle
Que je vous avais vu vaillant dans un combat;
Et le Guerrier qui bravement se bat,
N'est pas fait pour avoir une ame criminelle.
J'ai vu qu'on en voulait à vos malheureux jours,
Le cœur d'un vieux Soldat en a frémi d'avance.

Mais le Baron de Trenck, à sa seule innocence,
Doit mon estime & mes secours.

TRENCK.

Et voilà le secours qui me flatte & m'honore!
Il couvre seul d'un opprobre éternel
Le front de ce faible mortel
Qui me fait innocent & qui m'opprime encore.

GEFFARD.

A la fin de vos maux vous êtes parvenu.
Si-tôt que de la nuit le tems sera venu,
Sans nulles craintes, sans allarmes,
Prenez votre poudre, vos armes,
Plongez-vous dans le souterrein
Qu'à force de travaux a creusé votre main;
Du rempart à minuit je vous ouvre la porte:
Des chevaux seront prêts, ardens, pleins de vigueur;
Geffard lui seul vous servira d'escorte.
D'avoir brisé vos fers il aura tout l'honneur.

TRENCK.

D'un Soldat courageux que c'est bien le langage!

GEFFARD.

Voilà les trois mille florins
Qui, pour les frais de cet heureux voyage,
Viennent d'être mis dans mes mains.

TRENCK, *lui donnant un rouleau.*

En voilà mille, ami! Je t'en dois davantage!
Mais, pour l'instant, daigne t'en contenter.

GEFFARD, *reculant.*

Je connais trop mon Capitaine,

Pour croire ici qu'il veuille m'insulter.
Quand je le sers contre une injuste haine,
Mon cœur jamais par l'or ne s'est laissé tenter.
Si j'acceptais l'argent qu'il me présente,
Cette généreuse pitié,
Cette inviolable amitié,
Dont mon ame est si fière ensemble & si contente,
A mes propres regards n'auraient plus de valeur :
Je me croirais un mercenaire
Qui, des doux sentimens d'humanité, d'honneur,
Sans les aimer, pour eux, recevrait le salaire.
Serais-je digne, alors du nom de votre ami ?
Non : des rigueurs du destin ennemi,
Fasse le Ciel que je vous affranchisse !
Alors appelez-moi votre libérateur,
Gardez-moi toujours votre cœur,
Et Geffard se croira payé de son service.

TRENCK, *avec enthousiasme.*

Trop ingrate Patrie, où l'absolu pouvoir
Parait envenimer tout ce qui m'environne,
J'oublie en ce moment mes maux, mon désespoir,
Tu fis naitre Geffard, & mon cœur te pardonne.

GEFFARD.

En secret, chez moi, ce matin,
Il vient d'arriver de Berlin
Deux amis, qui suivaient l'Emissaire fidèle,
Par qui cet or me fut remis.
Ils brûlent de vous voir.

TRENCK.

Croirai-je à ta nouvelle ?

Les malheureux comptent-ils des amis ?

GEFFARD.

A moi tous deux ils se sont fait connaître,
Tous deux vous sont unis du plus tendre lien;
Je réponds de leur cœur, enfin, comme du mien;
Dites un mot ils vont paraître.

TRENCK.

Va, de les amener je te laisse le maitre.

SCENE III.

TRENCK, *seul.*

DEUX amis, deux amis ! à moi !
Quoi ! dans ce tems de dangers & d'orage,
Pour m'embrasser ils ont eu le courage
De risquer d'encourir la disgrace du Roi !
Dieux ! si j'ôsais en croire au mouvement de joie,
Au doux pressentiment qui vient flater mon cœur...
C'est sûrement mon amie & ma sœur,
Que, pour me consoler, un sort heureux m'envoie.
Ne me refuse pas cet unique bienfait,
Ciel, qui, dans mes malheurs, seul, me rendras justice !
Que dans mes bras je réunisse
Mon amie & ma sœur, & je meurs satisfait.

SCENE IV.

TRENCK, LA COMTESSE, ADÉLAIDE.

LA COMTESSE.

EH BIEN! vous les voyez!

TRENCK.

Ma sœur!.... Adélaïde!...

ADÉLAIDE.

Oui, c'est nous qui venons vous voir, vous consoler.
L'amitié m'a servi de guide,
Et, près de vous, l'amour s'est hâté de voler.

TRENCK, *levant les mains au Ciel.*

N'exauce pas le vœu que t'adressait ma bouche,
Ciel! recule l'instant qui doit me voir mourir!
Il existe deux cœurs que ma misère touche,
Je vous vois un moment.... je peux encor souffrir.

ADÉLAIDE.

Dans quel séjour je revois ce que j'aime!

LA COMTESSE.

Dût-ce être là jamais le prix de la valeur?

TRENCK.

Mes maux sont inouis; mais au moins dans moi-même
Je trouve l'innocence & le calme du cœur.

ADÉLAIDE.

Si votre Adélaïde eût ſoupçonné qu'un crime
Pût entrer dans votre âme un jour,
Peut-être dans ſon cœur eût ſurvécu l'amour,
Mais *Trenck* eût perdu ſon eſtime;
Et, dans un cœur, né magnanime,
L'amour dont on rougit meurt bientôt à ſon tour.

TRENCK.

Non, je ne fus jamais ni lâche, ni perfide.
Par l'amant, qu'aux vertus vous avez excité,
Le nom de Trenck ſans tache fut porté.
Mon cœur eſt pur, & c'eſt la vérité,
Comme le vôtre, Adélaïde.

ADÉLAIDE.

Et d'un vil ſcélérat vous ſubiſſez le ſort!

LA COMTESSE.

Contre la calomnie eſt-il quelque refuge?

TRENCK.

Mon ſupplice eſt cent fois plus cruel que la mort.
Je ſuis puni, ma ſœur, ſans avoir eu de Juge;
Et de ce châtiment, ſous lequel je gémis,
Seulement d'en parler, malgré moi, je frémis:
Écoutez, & jugez du nombre de mes peines.
Cet amas monſtrueux de chaines,
Depuis neuf ans j'en ſuis chargé!
Dans ce cercle de fer mon corps eſt engagé;
Mon col par ce carcan horrible
Étroitement eſt reſſerré;
A ces anneaux l'un & l'autre livré,

Mes pieds me font ſouffrir un ſupplice terrible ;
Enfin, pour comble de rigueur,
Dans ceux-ci mes deux mains paſſées ;
Du poids entier de tous mes fers preſſées,
S'enflent à chaque inſtant de gêne & de douleur.
De tant de maux l'innocente victime
A vos yeux attendris fait répandre des pleurs ;
Mais le plus grand de mes malheurs,
C'eſt de me voir flétri ſans connaître mon crime.

ADÉLAIDE.

Trop malheureux objet du plus fidèle amour ;
Quel ſpectacle pour votre amante !
Dans quel climat, dans quelle Cour ;
Écrâſe-t-on, ſans cauſe, une tête innocente ?

TRENCK.

Ce n'eſt pas tout encore ; on a, pour votre amant,
Pouſſé la cruauté juſqu'au raffinement.
D'abord mes ennemis, dirai-je ſacrilèges,
Pour me prendre, ont bravé les plus ſaints privilèges ;
Au ſein de *Dantzick* même, un aſile ſacré,
Je fus aux Pruſſiens indignement livré ;
Et l'on était ſi sûr de cette perfidie,
Que mon cachot était bâti dans ma Patrie ;
Que je vivais encor dans les bras de ma ſœur.
Mais contemplez ici cet excès de noirceur.
A peine un faible jour chaſſe-t-il les ténèbres,
Que mes yeux ſont frappés de mille objets funèbres,
Voilà le nom de *Trenck* dans le mur incruſté
Pour me dire : *Il n'eſt plus pour toi de liberté* !

Regardez : où je ſuis, à cette place même,
De la mort ſous mes pieds on a gravé l'emblême ;
Je ne puis faire un pas dans cet affreux caveau,
Que *Trenck* infortuné ne foule ſon tombeau !
En me frappant, de loin on ſemble encor me dire :
« C'eſt ici que je veux que ma victime expire ;
» Ses yeux verront la mort tant qu'il reſpirera,
» Et c'eſt ſur ſon cercueil que l'innocent mourra ».

ADÉLAIDE.

Ah ! ceſſez de m'offrir cette horrible peinture,
Dont s'indigne l'amour, & frémit la nature.

LA COMTESSE.

Un dernier trait encor de mon frère ignoré !...
Sa première priſon fut dans la Citadelle.
Trompant l'œil attentif d'une Garde fidèle,
Il allait s'échapper ; ſon ſecret fut livré.
Je l'avais ſecouru, l'on ſut m'en faire un crime.
Mes biens des Raviſſeurs devinrent la victime ;
Ils furent dévaſtés : &, pour comble d'horreur,
Madame, on contraignit la ſœur
A bâtir, à ſes frais, le tombeau de ſon frère.

(*A Trenck.*)

Ainſi, pour mes enfans, pour tes triſtes neveux,
Je vois de loin s'avancer la misère ;
Et l'héritage de leur mère
A payé le cachot d'un oncle malheureux.

TRENCK.

Ainſi, dans ma ruine, ô ſœur infortunée ;
Pour m'avoir trop chéri, tu te vois entrainée :

LA COMTESSE.

Brise tes fers, je crois n'avoir plus rien perdu.

TRENCK.

En ce moment, ma sœur, cet espoir m'est rendu;
Et ce soir, dans vos bras, libre enfin, sans allarmes,
La nature & l'amour pourront mêler leurs larmes.
Par le Soldat qui vient de vous ouvrir ces lieux,
Toutes deux laissez-vous conduire;
De nos projets lui seul peut vous instruire.
(*A Adélaïde.*)
C'est un brave homme, un ami précieux;
Depuis neuf ans son zèle ardent me guide,
A vous-même, en un mot je le comparerais,
Objet le plus chéri, si personne jamais
Pouvait avoir pour moi le cœur d'Adélaïde.

ADÉLAIDE.

Il peut; dès ce moment, compter sur mes bienfaits;
Il aime mon ami, mes bontés sont certaines.
Je vous attends, au sortir de vos chaines,
Pour vous faire oublier les maux qu'on vous a faits.
Le sort de vos neveux & d'une sœur chérie,
Me regardera dès ce jour,
Et le crime de ma patrie,
Cher *Trenck*, sera du moins réparé par l'amour.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, GEFFARD, *accourant.*

GEFFARD.

Nous ſommes ſoupçonnés, je crains tout pour ma vie.
Mais aujourd'hui, quelque ſoit mon deſtin,
J'emporte mon ſecret, il mourra dans mon ſein.

TRENCK.

Quel eſt l'auteur de cette perfidie?

GEFFARD.

Je ne ſais; mais ne perdons pas de tems.
(*Aux Dames.*) (*A Trenck.*)
Daignez ſuivre mes pas; & ſi mon infortune
Veut que nous nous voyions pour la dernière fois,
Songez que, pour ami, de moi vous fites choix,
Et que je vous donnai ma vie & ma fortune.

ADÉLAIDE, *à Geffard.*

Eh quoi! brave Soldat, vous paieriez de vos jours
Ce noble dévouement, le généreux ſecours
Que porta votre cœur à la vertu ſouffrante?

TRENCK.

Adélaïde! ah! Sauvez mon ami,
Ou dans mon déſeſpoir, ici,
Trenck eſt perdu pour ſon amante.

ADÉLAIDE.

Ferdinand de Brunſwick eſt-il à Magdebourg?

GEFFARD.

Il entre à l'instant dans la Place,
Madame ; & c'est ce prompt retour
Qui me fait entrevoir le coup qui nous menace.

ADÉLAIDE.

C'est assez ! fiez-vous à moi.
(*A Trenck.*)
A Geffard, comme à vous, mon ame s'intéresse ;
Reposez-vous sur ma tendresse
Du soin de conserver un brave homme à son Roi.

SCENE VI.

TRENCK, *seul.*

LE Prince à Magdebourg ! Quelle raison l'amène ?
Se peut-il que de mon projet
On ait pu deviner & trahir le secret ?.....
On ouvre..... hâtons nous de reprendre ma chaîne ;
Point de faiblesse en ce danger pressant !
Je saurai, sans pâlir, voir s'avancer l'orage ;
Rassuré par son cœur, le mortel innocent,
Au destin qui l'opprime, oppose son courage.

SCENE VII.

Le Général DE BORCK, TRENCK, Officiers, Soldats.

BORCK, *aux Soldats.*

Soldats, cherchez partout, Trenck veut briſer ſes fers.
Par mes ſoins vigilans ſes projets découverts,
Par mes ordres bientôt deviendront inutiles.
Vainement ſes eſprits en ruſes ſont fertiles,
Ses complices, ni lui, ne tromperont mes yeux.

TRENCK.

Point de diſcours injurieux,
Général Borck! les menaces ſont vaines.
Le lâche ſeul inſulte un homme dans les chaînes;
On doit le reſpecter, quand on ne fait pas mieux.
Vous me parlez toujours de chaînes, de ſupplices!...
Apprenez que ces mots ne vous ſont point permis.
Le criminel a des complices,
Et l'honnête homme a des amis.

BORCK.

Quittez cette fierté qui n'eſt qu'un artifice,
Un maſque mal-adroit par la peur revêtu.

TRENCK.

La peur! Ce ſentiment peut vous être connu,
Pas à moi; l'ennemi me rend cette juſtice.

Pourquoi de ma fierté faut-il que je rougisse?
Dans l'homme heureux elle est un vice;
Mais dans l'être qui souffre elle est une vertu.

BORCK.

De vous à votre sœur, de la Saxe une Lettre
A, par la poste, été renvoyée en mes mains;
Pour pénétrer tous vos desseins,
Je l'ai lue & l'ai fait remettre.
Du complot vous voyez si je suis informé.
A vos chaines j'ajoute une charge nouvelle,
Si, dans ce même instant, le Soldat infidèle
Qui la porta, par vous ne m'est nommé.

TRENCK.

N'ajoutez pas la menace à l'insulte,
Toutes deux ne pourraient que vous faire rougir.
Ainsi qu'un délateur vous voulez m'avilir?
Mais quand il s'agit de souffrir
Pour sauver mon honneur, jamais je ne consulte.
Je n'ai point mérité le traitement affreux
Que me fait souffrir ma patrie;
Mais si *Trenck* avait l'infamie
De trahir l'homme généreux
Qui, pour me délivrer de mon sort rigoureux,
A bien voulu risquer sa vie,
Moi-même, je croirais mériter dès l'instant,
Les chaines que je porte, & la mort qui m'attend.
De mes jours vous êtes l'arbitre,
La trahison vous a donné ce titre;
Mais l'Europe a les yeux fixés sur ma prison.
Il ne se pourra pas que chacun m'abandonne;

Ainſi, Soldats, penſez, tel ordre qu'on vous donne,
Que je ſuis Capitaine, & que Trenck eſt mon nom.

BORCK.

Tous ces diſcours, à mon ordre ſévère,
Si vous n'obéiſſez, ne pourront vous ſouſtraire.

TRENCK.

Tigre altéré de ſang, contemple ce caveau,
Fixe tes regards ſur mes chaines,
Et vois quel châtiment nouveau
Ton cœur féroce peut ajoûter à mes peines!
Le Roi, ton maître auſſi bien que le mien,
N'a pas, juſqu'à ce point, étendu ſa colère;
Il eſt juſte, il aime le bien,
Mais les traîtres ſont fiers du mal qu'ils lui font faire.
Réponds: commande-t-il que Borck, à tous momens,
Me faſſe de la faim éprouver les tourmens,
Et que, l'inſtant qui ſuit, devant moi l'on expoſe
Le double qu'il ne faut de pain pour me nourrir,
Pour que cet aliment me cauſe
De longs étouffemens dont j'aurais dû mourir?
Commande-t-il à ta haine cachée
De me laiſſer de ſoif languir dans ce caveau,
Pour qu'on me trouve, en mon tombeau;
Expirant, étendu, la langue deſſéchée?
A-t-il donné l'ordre infernal
Qui récemment eſt ſorti de ta bouche?
Jamais Tyran le plus farouche
Créa-t-il un ſupplice à ce tourment égal?
Pour que mes maux n'aient point de trève,
Dès que l'on me voit ſommeiller,

Ce court repos on me l'enlève ;
De quart d'heure en quart d'heure, on vient me réveiller !
Va, je connais mon Prince, il forma ma jeuneſſe ;
C'eſt en père qu'il m'eût puni,
Si, tel que toi, quelqu'ennemi,
Juſqu'à moi n'empêchait d'arriver ſa tendreſſe.

BORCK.

Je connais mon devoir : ces reproches amers
De moi n'auront point de réponſe.
Nommez votre complice, ou bien je vous annonce
Que vous allez tomber ſous le poids de vos fers.
(*Trenck le regarde avec mépris & ſe tait.*)
(*Borck continue.*)
Je ne comprends que trop ce mépriſant ſilence....;
Tu vas voir ſi je ſais punir une inſolence.
(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

TRENCK, UN OFFICIER, *reſtant après tous les autres.*

L'OFFICIER.

VOTRE courage inſpire une tendre pitié ;
Et je crois devoir vous apprendre
Qu'un Soldat, sûrement celui dont l'amitié
Vous a ſervi, vient de ſe pendre.
Ainſi, ſans trahiſon, vous pouvez le nommer. (*Il ſort.*)

SCENE IX.

TRENCK, *seul*,

L'AI-JE bien entendu? Ciel! il ſerait poſſible!
Quel déſeſpoir vient m'animer!
Quoi! Geſſard meurt, & d'une mort horrible,
Et je ne peux pas le venger!
Et Borck impunément va venir m'outrager!
Plus de fuite! Geſſard emporte l'eſpérance,
Et mes fers, plus peſans, retombent ſur mes bras!
Mais, pour dernier eſpoir, n'ai je point le trépas?
Qui peut mourir doit finir ſa ſouffrance.
Tentons auparavant la généroſité
Du Prince que le Ciel en ce ſéjour amène;
Livrons-lui mon ſecret avec ſécurité,
Mais que pour Trenck, en échange, il obtienne
Des Juges, le ſupplice, ou bien la liberté.
O Geſſard, ami véritable,
Brave Soldat, Citoyen reſpectable,
A l'abri de ton nom Trenck va faire un effort;
Et mort, tu briſeras la chaîne qui m'accable,
Ou mon trépas ſuivra de près ta mort!

SCENE X.

TRENCK, LE GÉNÉRAL BOKCR, Suite.

TRENCK.

GÉNÉRAL Borck, plus de menace.
Le Prince de Brunſwick arrive dans la Place,
Je le tais: en mon nom daignez l'aller trouver;
Dites-lui qu'on voudrait vainement me priver
Aujourd'hui du pouvoir de ſortir d'eſclavage;
Viſitez mon cachot, ajoutez à mes fers,
Faites moi garder davantage,
De sûrs chemins pour fuir me ſont ouverts:
Ce diſcours vous ſurprend; vous gardez le ſilence,
Je vous dis cependant l'exacte vérité;
Sans craindre aucune violence,
Je n'ai plus qu'à vouloir & j'ai ma liberté.
A cette fuite, auſſi juſte que prompte,
Je renonce, quoiqu'outragé,
Si, de mes fers pour effacer la honte,
Le Prince me promet que je ſerai jugé.
De ce moment, à ce prix je lui livre
De mon évaſion les moyens, le ſecret;
Et je conſens à ne plus vivre,
Si le jour eſt plus sûr que ne l'eſt mon projet.

BORCK.

Eh bien! démontrez-moi l'entrepriſe poſſible;

Et, de la part d'un Prince équitable & ſenſible,
Je vous promets un Juge & de meilleurs deſtins;
Votre priſon deviendra moins horrible,
Et, d'avance, vos fers vont tomber de vos mains.

TRENCK.

Pour avoir mon ſecret, ce n'eſt point une adreſſe?

BORCK.

Une preuve; & de près l'effet ſuit la promeſſe.

TRENCK, *faiſant tomber ſes fers.*

La voilà!

BORCK, *étonné.*

Vous quittez vos chaines ſans effort!

TRENCK.

Quand je veux.

(*Montrant la pierre ſur laquelle eſt gravée une tête de mort au-deſſous de ſon nom.*)

Vous voyez cet appareil de mort;
Cette pierre devait un jour couvrir ma cendre;
En ſûreté j'y peux deſcendre,
Mon chemin, à la vie eſt ſous elle entr'ouvert.
Ce ſouterrein conduit aux remparts de l'Étoile;
Et ſi tôt que ſur nous la nuit tendra ſon voile
Sur la frontière *Trenck* ſe montre à découvert.
Voilà mes apprêts & mes armes.
Du ſuccès de ma fuite à préſent doutez-vous?
Sur votre probité je n'ai point eu d'allarmes;
La parole ſuffit entre hommes tels que nous.

BORCK.

Et le nom du ſoldat par qui vous fites rendre
Votre billet à votre ſœur ?

TRENCK.

Son nom, puiſqu'il faut vous l'apprendre....

SCENE XI.

TRENCK, BORCK, GEFFARD, *ſuite.*

GEFFARD, *paraiſſant; dit au Général Borck.*

MON Général !

TRENCK, *à part & dans la plus agréable ſurpriſe.*

Dieux ! quel bonheur !
Il n'eſt pas mort !

GEFFARD, *à Borck.*

Le Prince à l'inſtant vous demande.

TRENCK, *à part.*

Mon cœur eſt ennivré d'une faveur ſi grande !

BORCK, *à Geffard.*

C'eſt aſſez, j'obéis: (*à Trenck*); & vous, Trenck, achevez !

TRENCK.

N'exigez pas que je le nomme;
C'eſt une trahiſon indigne d'un brave homme,
Condamnez-moi ſi vous pouvez.

BORCK.

Le Prince aura des droits à votre obéiſſance.
Devant lui, ſoyez prêt à rompre le ſilence.

(*Il ſort avec ſa ſuite*).

SCENE XII.

TRENCK, GEFFARD.

TRENCK, *embraſſant Geffard.*

O MON ami, tu m'es rendu!
Aujourd'hui pour jamais j'ai cru t'avoir perdu.

GEFFARD.

Comment?

TRENCK.

De ce ſoldat qui s'eſt ôté la vie
On vient de m'apprendte le ſort,
Nous craignions une perfidie,
Et j'ai cru que Geffard s'était donné la mort.

GEFFARD.

Pour vous aimer il vit encore.
De mon cœur, je ne ſais ſi j'en crois trop les vœux;
Mais le Prince a des ordres que j'ignore,
J'ôſe eſpérer pour vous un deſtin plus heureux.

TRENCK.

Ah! Geffard! qu'à propos je t'ai vu reparaître!
Un moment plus tard, & peut-être

Aux horreurs du trépas je livrais mon ami,
Te croyant mort, & loin de ma patrie
Dédaignant de trainer un nom qu'elle a flétri,
J'ai demandé qu'on m'arrachât la vie
Ou que par un arrêt l'on me rendit l'honneur;
J'ai du Duc de Brunſwick imploré la faveur;
Pour l'obtenir, j'ai de ma fuite
Dévoilé le projet, le moment, la conduite:
Mon tyran a perſévéré
A connaître l'ami par qui j'ai fait remettre
A ma ſœur ma dernière lettre,
Et j'allais te nommer quand Geffard eſt entré.

GEFFARD.

Eh bien! ma mort aurait été ſuivie
Pour vous d'un ſort heureux & mérité;
Et du moins, en perdant la vie,
Mon nom vous eût encor valu la liberté.

SCENE XIII.

TRENCK, GEFFARD, UN OFFICIER, *ſoldats.*

L'OFFICIER.

Soldats! veillez *ſur Trenck*! jour & nuit qu'on l'obſerve!
De ſes armes emparez-vous!
S'il trompe vos regards, vous en répondrez tous.

TRENCK.

C'eſt donc le ſort qu'on me réſerve?

C'eſt donc ainſi que *Borck* accomplit ſon ſerment?

L'OFFICIER.

Je ne fais qu'obéir à ſon commandement.
Auprès du Prince il s'eſt fait un mérite
Du ſecret par vous révélé,
Et d'avoir, par ſes ſoins, prévenu votre fuite.

TRENCK.

Et contre l'impoſteur nul de vous n'a parlé?

L'OFFICIER.

J'ignore les diſcours tenus dans mon abſence;
J'ai reçu l'ordre; & mon obéiſſance
Ne m'a point permis de reſter.
Mais ſoyez sûr que ſon lâche menſonge
Et le malheur nouveau dans lequel il vous plonge
De tous nos braves gens l'auront fait déteſter.

TRENCK.

Et de ſa lâcheté ſerai-je moins victime?
Qu'importe notre haine à ſon cœur ſatisfait?
Il fallait éclater: la vertu qui ſe tait
Parait d'accord avec le crime.

GEFFARD.

Le Ciel va sûrement punir la trahiſon.
Je vois le Prince.

TRENCK.

Il vient dans ma priſon!
Il eſt juſte, il eſt magnanime,
D'un guerrier, ſans honneur, il me fera raiſon.

SCENE XIV & dernière.

LE PRINCE, TRENCK, GEFFARD, *Officiers, Soldats.*

LE PRINCE.

Oui, Trenck, n'en doutez pas; indigne de ſa place
Par les tourmens qu'il vous a fait ſouffrir,
Loin de la Cour, ſans gloire il va vieillir;
De l'ordre du Roi, je le caſſe.
Vous devez être aſſez vengé.

TRENCK.

J'oublie en ce moment que j'en fus outragé.
Je ne deſire pas même qu'il ſoit victime
D'un ſeul remords pour les maux qu'il m'a faits;
Il aura mon mépris : ſi je le haïſſais,
Il pourrait croire encor que je l'eſtime.

LE PRINCE.

De ces chaînes vos bras ne ſeront plus meurtris;
Par les douleurs vos jours ne ſeront plus flétris,
Trop long-temps ce cachot vous ſervit de demeure;
Je viens vous en tirer : le Roi
Qui comble tous mes vœux en ſe ſervant de moi,
Vous en deſtine une meilleure.

TRENCK.

Ah! mon Prince, je vois que vous me ménagez!
Vous craignez l'effet de ma joie!

Vous me plaignez!.... vous me vengez!....
C'eſt pour me délivrer que mon Roi vous envoie?

LE PRINCE.

Oui, Trenck, rien n'eſt plus vrai: dans cet embraſſement,
Qui de mon eſtime eſt la marque,
Vous recevez en ce moment
Le baiſer de paix du Monarque.

TRENCK.

Je l'adorai toujours! Me croit-il innocent?
Ai-je toujours dans ſon cœur une place?
Je mourrais de douleur, ſi, dans ce doux inſtant,
Sa pitié ſeule avait dicté ma grace.

LE PRINCE.

Ne deſirez plus rien! démaſqué, confondu,
Votre ennemi mortel exilé loin du trône!....

TRENCK.

Par mon Roi l'honneur m'eſt rendu;
Je n'ai plus le pouvoir d'en vouloir à perſonne.
Jouis, mon cher Geffard! enfin *Trenck* eſt heureux!....
Ah! mon Prince, pardon, ſi, dans votre préſence!....
Mais dans ce ſoldat généreux,
L'héroïque amitié, la tendre bienfaiſance
Ont fixé pour moi leur ſéjour.
Quand j'étais délaiſſé de toute la nature,
Frappé des foudres de la Cour;
Lui ſeul ne m'a point fait injure,
Il me crut innocent, & m'a ſauvé le jour.

GEFFARD.

Devant le Prince, image de mon maître.

Geffard ne devrait pas vous répondre peut-être ;
Mais si je suis content de moi,
C'est qu'en vous estimant, en vous rendant service,
Je ne faisais que vous rendre justice,
Et qu'un simple soldat pensait comme son Roi.

LE PRINCE, *à Geffard.*

Brave homme ! dès ce jour je me charge de toi.

(*à Trenck.*)

De la haine oublions cet attentat énorme.
Sur la place assemblé le Corps n'attend que nous ;
Partons ! quel habit voulez-vous ?

TRENCK.

L'habit d'honneur ! mon Uniforme !
Il me vit naître ! il me verra mourir.

LE PRINCE.

C'est moi qui veux vous en couvrir.
Suivez mes pas sans plus attendre,
C'est en vain que l'envie a voulu le flétrir,
A l'ombre des Drapeaux, je saurai vous le rendre.

FIN.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

Lu & approuvé pour la représentation & l'impression. A Paris, ce 25 Juin 1788. SUARD.

Vu l'Approbation, permis de représenter & d'imprimer. A Paris, ce 25 Juin 1788.

DE CROSNE.